
“Il ne peut rien lui arriver” : Les Racines du ciel, fictions écologiques

Judith Sribnai



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/8209>

DOI : 10.4000/fixxion.8209

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Édition imprimée

ISBN : 2033-7019

ISSN : 2033-7019

Référence électronique

Judith Sribnai, « “Il ne peut rien lui arriver” : Les Racines du ciel, fictions écologiques », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 6 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 23 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/8209> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.8209>

Ce document a été généré automatiquement le 23 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

“Il ne peut rien lui arriver” : Les Racines du ciel, fictions écologiques

Judith Sribnai

NOTE DE L'ÉDITEUR

J. Sribnai relit “Les Racines du ciel” de Romain Gary.

- 1 *Les Racines du ciel* paraît en 1956 et gagne, la même année, le Prix Goncourt. En 1980, le texte est accompagné d'une préface, écrite par Gary lui-même, d'une voix qui surplombe deux fois le texte. Surplomb, d'abord, de son statut d'auteur, lui qui avait déjà gagné le Prix Goncourt à deux reprises : après tout ce qu'“on a bien voulu écrire” sur ce livre¹, la parole de l'écrivain tranche et s'impose (voilà ce que j'ai à dire, moi, de ce livre dont on a tant dit), autorité immédiate, d'emblée légitime, parmi les discours prononcés et publiés par d'autres. Surplomb du temps et de l'histoire : après avoir vu aller son livre pendant plus de vingt ans, l'auteur revient sur ce qu'il avait alors à dire et qui semble, rétrospectivement, le fait d'une prescience dont il ne pouvait mesurer la justesse.
- 2 Et pourtant, s'il faut relire *Les Racines du ciel*, peut-être faut-il se méfier de cette préface qui, étrangement, atténue la complexité du labyrinthe sonore dans lequel le roman nous plonge, parfois nous noie. Peut-être faut-il se défier de l'écrivain qui parle plus haut que son récit où, précisément, les personnages ont tant de mal à dire et à entendre, à se comprendre, où les histoires qu'ils échangent et se racontent sont autant de façons de se lier et de vivre. Car Gary relate également le conflit de nos imaginations, le mystère de ce qui nous attache à certains récits plutôt qu'à d'autres et la coïncidence inexplicable de nos histoires.
- 3 L'auteur commence donc sa préface sur ces mots :

On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre, il y a quelque vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman “écologique”, le premier appel au secours de notre biosphère menacée. Je ne mesurais cependant pas moi-même, à l'époque, l'étendue des destructions qui se perpétueraient ni toute l'ampleur du péril. (p. 11)

- 4 On peut lire, en effet, *Les Racines du ciel* comme un roman écologique², roman sur la nature et pour elle. Morel, personnage central, à la fois homme dérisoire et “légende” magnifique (p. 119), parcourt le Tchad muni d’une “vieille serviette de cuir” bourrée de pétitions pour la défense des éléphants. Il va à la rencontre des uns et des autres, gouverneurs, missionnaires, aventuriers, Français, Hollandais, Allemands, tous échoués dans cette zone de l’A.E.F, pour les convaincre de prendre la défense de ces “géants encombrants” (p. 282). La chasse, menée autant par les occidentaux que par la population Oulès, menace la survie de l’espèce. Et, comme le remarque Waitiri, Africain formé à l’école de la République française où il fut député, la protection des éléphants est un geste d’Européen repu, fantasmant une Afrique “primitive” des grands espaces, là où il faudrait du développement, du progrès et une urbanisation massive (p. 354, 393)³. Contre les chasseurs d’ivoire et les dictateurs en puissance, Morel décide donc de prendre le parti, “anachronique”, des éléphants :

Ce qu’il défendait, c’était une marge humaine, un monde, n’importe lequel, mais où il y aurait place même pour une aussi maladroite, une aussi encombrante liberté. [...] Il défendait une marge où ce qui n’avait ni rendement utilitaire ni efficacité tangible, mais demeurerait dans l’âme humaine comme un besoin impérissable, pût se réfugier. [...] Voilà pourquoi il avait choisi de mener avec tant d’éclat sa campagne pour la protection de la nature. (182)

- 5 Combat pour l’oïkos, un habitat où chacun ait la “place”, la “marge” de vivre, même les plus gros, les plus lents, ceux qui ne servent à rien et n’ont aucune “efficacité”. L’écologie de Morel recouvre alors un sens large : résistance à une économie de production où le profit vient avant le bien-être, refus d’une politique qui s’abrutit d’idéologies et de nationalisme, crainte pour des populations qui ne mangent pas à leur faim. Aussi, comme le rappelle Gary dans sa préface, comme le répète à l’envi Morel lui-même, la première cause, la seule, celle qui supplante toutes les autres et qui, en même temps, les entraîne avec elle, c’est celle des éléphants, qui ne sont ni un symbole ni une métaphore :

Mais enfin, est-ce que je parle assez clairement oui ou non ? gueula Morel. La seule chose qui m’intéresse, c’est la protection des éléphants. Je veux qu’ils soient là, bien vivants, bien gras, et qu’on puisse les voir. Que ce soit la France qui fasse ça, ou les Tchécoslovaques, ou les Papous, je m’en fous, à condition qu’ils fassent le boulot. [...] Les idéologies en principe, je m’en méfie : ça prend généralement toute la place, et les éléphants, c’est gros, c’est encombrant, ça paraît bien inutile, quand on est pressé. Quant au nationalisme qui se limite à lui-même, comme ça se voit partout en ce moment, et qui se fout pas mal des éléphants, c’est encore une des plus grosses cochonneries que l’homme ait inventées ici-bas – il en a inventé quelques-unes. (p. 299)

- 6 Morel ne fait qu’une chose, il défend les éléphants. S’il faut le gueuler, s’il faut le répéter, dans le roman, dans le paratexte, partout, c’est que chacun entend, dans les harangues de Morel, ce qu’il veut et ce qu’il cherche. C’est aussi ce phénomène extraordinaire que décrit le roman de Gary : comment un homme qui veut à tout prix *faire de la place* libère un espace où chacun vient s’engouffrer, mettre son histoire et ses désirs.
- 7 La cause de Morel entraîne avec elle des doctrines qui lui sont totalement étrangères. Les nationalistes et les indépendantistes africains voient en lui un illuminé qui ne comprend rien à la lutte anticolonialiste mais utilisent sa notoriété pour éveiller l’intérêt du public. Dans les villages que Morel traverse, les Africains l’accueillent joyeusement comme celui qui défend leur principale nourriture, “Komoun”, et lui

offrent protection. Il est tour à tour un “humanitaire”, un “idéaliste”, un ami de la nature, un misanthrope, un agité politique, il est “Ubaba-Giva”, l’ancêtre des éléphants (p. 184). Le nom de Morel résonne à tort et à travers, associé à la protection de la nature, à l’indépendance, à l’approche imminente d’une guerre civile. En même temps qu’il révèle les discours et les visions conflictuelles qui se croisent en A.E.F, Morel devient rapidement une “légende”, figure colportée, histoire déformée par les journalistes et la rumeur. Et si Morel n’est “pas mécontent de ces malentendus” (p. 282), c’est que lui-même s’en sert pour se faire connaître. Il veut bien faire route avec Waïtiri, le tyran en herbe, s’il peut, grâce à lui, réveiller les gouvernements.

- 8 Le mythe enfle, les protagonistes les uns après les autres suivent Morel qui éveille chez eux, par son assurance et sa persistance, une “sympathie” irréprouvable et presque magique. Morel marche à travers l’Afrique et entraîne dans son sillage des récits improbables et des amitiés inattendues. Fields, le photographe qui recherchait seulement le succès que lui assurerait une photo de l’homme légendaire, finit par le suivre jusqu’au bout, à demi mort (p. 403) ; Minna, la Berlinoise orpheline, lui transmet des armes et marche à ses côtés, elle aussi jusqu’à l’épuisement ; Qvist, le vieux naturaliste danois ; le Père Tassin qui recueille l’histoire de Morel, et qui s’en va, à la fin du roman, souriant et regardant les arbres (“[...] il y avait longtemps que l’arbre était son signe préféré, avant celui de la croix”, p. 494), etc. Même le traître Youssef, qui piétine dans l’ombre et prépare le meurtre, est contaminé par sa gaieté et sa conviction (p. 454-455). En ce sens, Morel, convertissant les incrédules et persécuté par les puissants, est une figure christique, accompagnée de ses apôtres, d’une Marie-Madeleine qui refuse de l’abandonner, d’un Judas fragile.
- 9 Évangile d’après-guerre, tentative de reconversion d’un monde ruiné par la seconde guerre mondiale, *Les Racines du ciel* collige les témoignages, parfois contradictoires, de ceux qui ont vu Morel. Le roman alterne les minutes du procès de ses compagnons, les déclarations de témoins, les propos confiés au Père Tassin. Les voix s’entassent, chacun raconte ce qu’il sait, pourquoi il a pris la route au côté de cet “imbécile heureux” (p. 401), ce qu’il comprend de cette histoire d’éléphants. Mais, de manière significative, le dernier témoin est un photographe américain, Abe Fields, qui tombe sur Morel au hasard d’un accident d’avion. C’est un homme de peu de mots (“Et moi, mon métier est de dire tout ce que j’ai vu, comme je l’ai vu. Je suis photographe.”, p. 397), qui garde de la traversée du désert effectuée avec Morel et ses disciples, des souvenirs pleins du délire qui le gagne, car il est blessé, malade et fiévreux (p. 446-447). Mémoire floue d’une rencontre manquée :
- Quelques années plus tard, lorsque Fields rencontra Peer Qvist, peu de temps avant la mort du naturaliste, celui-ci, que les souvenirs obsédaient, finit par lui raconter l’histoire des hannetons, et il sut ainsi à quel point, et malgré toutes les belles photos prises, il avait raté son reportage sur Morel. (p. 341)
- 10 Fields, en effet, cherche toujours “la question à poser” : “il sentait qu’il suffirait de quelques mots pour que tout fût dit. Il les avait presque au bout de la langue” (p. 349). Et le lecteur, à son tour, attend la bonne question, comme si les explications de “l’ancêtre des éléphants” ne suffisaient jamais. Fields écoute la voix de Morel dont, dans la nuit, il ne discerne plus les traits – et c’est cette voix sans visage qui perdure, en même temps qu’elle se perd parmi toutes les autres. La multiplication des points de vue et des fables semblent rejeter le discours de Morel à une distance vertigineuse, presque inaudible.

- 11 Morel, de fait, finit par échapper au lecteur, comme il échappe à ses juges. Il se disperse dans les rêves et les discours d'autrui, dans leurs fantasmes, il le sait :

Il pensait à tout ce que les journaux racontaient sur lui. Chacun lui attribuait ses espoirs, ses révoltes et ses rancunes secrètes ou sa propre misanthropie : il avait beau leur expliquer, il n'y avait rien eu à faire, ils continuaient à lui attribuer des motifs compliqués. (484)

- 12 La cause des éléphants, comme Morel lui-même, s'évanouit dans les imaginations individuelles. Les uns refusent de voir “ces événements simplement sous l'angle de la préservation de la faune africaine” (p. 81) car, comme le remarque Schölcher le méhariste :

C'était manifestement une affaire où chacun voyait surtout son propre cœur et il était persuadé que si l'attentat contre Orlando [journaliste américain blessé par Morel] avait provoqué un tel intérêt dans le monde, ce n'était pas tellement à cause de la personnalité de la victime, mais parce que la peur, la rancune, les désillusions avaient fini par marquer le cœur de millions d'hommes d'une pointe de misanthropie : elle leur faisait suivre avec sympathie, et peut-être avec un sentiment de vengeance personnelle, l'histoire de ce Français amoureux de la nature et qui la défendait, une persécution dont ils ne sentaient pas eux-mêmes exclus. (p. 82)

- 13 Les autres se font de Morel “une idée à la fois comique et simpliste, images de [leurs] propres obsessions” (p. 418). Saint-Denis, administrateur de Fort-Lamy, tient absolument à rencontrer Morel et s'explique ainsi : “Il n'y a pas de doute : je suis un anachronisme, un survivant d'une époque géologique révolue – comme les éléphants, tenez, puisqu'on parle d'eux. Au fond, je suis moi-même un éléphant” (p. 120). Et Morel ajoute plus tard :

Tout le monde trouve malin d'annexer les éléphants, mais personne ne fait rien pour eux. Remarquez, que chacun associe les éléphants à ce qu'il y a en lui de plus propre, moi ça me va. (p. 347)

- 14 Le discours de “l'idéaliste” se glisse dans le feuilleté de mille autres discours, il voyage, se transforme, il est pris et compris dans des histoires qui ne sont pas les siennes mais sans lesquelles il n'existe pas.

- 15 Le geste de Morel suscite des effets de miroir, rapprochements par ressemblance ou dissemblance. Il déclenche la logorrhée (Saint-Denis, questionné par le Père Tassin, revient longuement sur ses propres déboires), ou, au contraire, une sorte de bégaïement entêté. Minna, l'orpheline berlinoise, maîtresse d'un officier russe, entraînée dans une boîte de nuit à Tunis, arrive en Afrique croyant “que le Tchad, c'était un endroit où on pouvait se réfugier au sein de la nature, parmi les éléphants et tous ces grands troupeaux paisibles qui parcourent la savane” (p. 36). Elle ne justifie jamais son aventure avec Morel autrement que par ces mots : “J'ai voulu l'aider, voilà” (p. 53). Lors du procès, le juge l'interroge plusieurs fois sur ses relations avec le Français, les raisons de son attachement à la cause des éléphants, et elle répète, inlassablement : “J'ai voulu l'aider à défendre les éléphants... C'était un homme qui croyait à quelque chose de propre” (p. 248). Minna refuse d'expliquer, c'est-à-dire de déplier, de paraphraser :

Au moment du procès, Fields devait se souvenir, au cours des derniers instants de l'interrogatoire, de cette incapacité ou de ce refus de chercher les mots qu'il fallait. (p. 449)

- 16 Minna est, comme Morel, dans la répétition, la réitération de l'évidence simple qui laisse toute la place, la "marge", aux interprétations et aux gloses. Du refrain obstiné de Minna, Saint-Denis, par exemple, admet avoir eu une lecture erronée :

J'aurais dû comprendre comment lui était venue sa sympathie pour Morel et la campagne qu'il menait pour la protection de la nature. Je me suis trompé, comme tous les autres, j'ai choisi, moi aussi, le chemin de la bassesse, le plus facile pour expliquer le comportement humain, et ce n'est pas à mon honneur.... C'est là le côté infernal de cette affaire. On croyait toujours y être chez les autres, alors qu'on était seulement chez soi. (p. 115)

- 17 Ici encore, les histoires et les mots s'enchevêtrent, se complètent, les interprétations comblent les incompréhensions. Pour comprendre la vie de l'autre, la première tentation est d'y retrouver la sienne.
- 18 Le roman oscille entre ces deux pôles : d'un côté, un mythe qui grossit, des personnages qui parlent trop (comme Waïtiri, p. 352) ; de l'autre, ceux dont la parole est fugace et itérative (Morel, Minna)⁴. C'est pourquoi la préface de Gary, répétant encore les mots de Morel ("les éléphants de mon roman ne sont donc nullement allégoriques : ils sont de chair et de sang, comme les droits de l'homme justement...", p. 12), leur retire paradoxalement leur "chair" et leur "sang", c'est-à-dire tout l'organisme discursif dans lequel ils s'insèrent, leur lieu, leur écologie. Cette écologie que l'espace romanesque redessine.
- 19 Une image revient à propos de Morel, celle du "rogue", "amok" : "c'est ainsi qu'on l'avait surnommé, par allusion à cet éléphant qui vit seul" et qui "porte en général une blessure secrète et finit par devenir méchant et hargneux au point de vous attaquer" (p. 39). Il est "comme l'éléphant qui s'écarte du troupeau à la suite d'une blessure inguérissable" (p. 87). S'il n'est sans doute pas misanthrope, Morel s'est bien, d'une certaine manière, "éloigné du troupeau", battant le maquis, les armes à la main (p. 212). Il devient, surtout, éléphant lui-même, cet être énorme et gênant qu'il faut protéger. Youssef, le traître, le sait :
- C'était un homme qu'il fallait défendre et protéger, il fallait justifier sa confiance irrésistible, et veiller sur lui comme le dernier sel de la terre. (p. 493)
- 20 Ici réside l'échec aussi bien que la possibilité du geste de Morel. Il n'est pas un personnage qui n'évoque sa solitude effarante. Orsini, le chasseur, a passé vingt ans en Afrique "seul" (p. 44) ; Minna, en écoutant Morel, comprend "tout de suite" que "c'était encore une histoire de solitude" (p. 52) ; un peu plus tard, Saint-Denis affirme à son tour que l'histoire de Morel "c'est avant tout une histoire de solitude", qu'il le sait "peut-être parce qu'il a vécu seul pendant si longtemps" (p. 109) ; le colonel Babcock avoue qu'il a "une grande expérience de la solitude" (p. 101) ; Korotoro, déserteur de l'armée française, crache avec fierté avant de déclarer "Moi j'ai personne" (p. 302) ; le colonel Forsythe voit dans les compagnons de Morel "quatre solitudes monstrueuses" (p. 358) ; Waïtiri est lui aussi "surtout un homme seul" (p. 423). Tous les protagonistes ont en commun cette solitude qu'ils reconnaissent chez Morel. Aider ou neutraliser ce dernier revient alors, en quelque sorte, à conjurer son propre isolement, sans qu'il soit jamais possible de le résorber absolument.
- 21 L'histoire et l'action de Morel présentent au moins deux réponses à cette solitude : celle de la fiction, celle de l'écologie. Ce sont deux raisons de (re)lire, aujourd'hui justement, *Les Racines du ciel*.

- 22 Trois souvenirs de guerre jalonnent le roman, trois souvenirs de camps où Morel fut prisonnier : les éléphants, la grande dame, les hannetons. Ce sont trois récits de résistance. Comment résister à l'isolement des camps, à la souffrance physique et morale, comment échapper à l'opresseur ? En se racontant des histoires. Je ne dirai rien des histoires elles-mêmes pour qu'elles puissent être (re)lues et (re)découvertes et parce qu'il faut, précisément, que chacun s'y lise et s'y trouve. Dans ces trois épisodes, il s'agit de trouver une histoire commune, une histoire qui laisse de la place à tout le monde, une fiction qui fonctionne comme *utopie* – un autre lieu, un ailleurs où les prisonniers sont ensemble, loin du block et du Kapo, où ils occupent une place inaliénable (car que peut le Kapo contre les histoires qu'on se raconte ?). C'est aussi ce qui lie Minna, Fields, Saint-Denis, Morel et les autres, une commune fiction, faite de malentendus et de silence, qui résiste (à la logique, au nationalisme, aux juges) et qui ouvre des espaces d'action dépassant les solitudes égarées.
- 23 La fiction se double, par ailleurs, d'une écologie : espace parcouru par Morel, plaines traversées par les éléphants et les hannetons, espace occupé par ceux qui l'habitent. L'espace pris par Morel et par la course des géants se prolonge à son tour dans l'espace occupé dans les esprits, place de la légende dans les discours, du mythe dans les imaginations. Morel résiste et occupe. *Les Racines du ciel* déploie cette résistance et ses ramifications dans son “espace naturel” : concurrence d'histoires et de récits, désir de grandeur et solitude, aveuglement et démesure.
- 24 Pourquoi (re)lire, aujourd'hui justement, *Les Racines du ciel* ? Après le mouvement *Occupy* et tandis que les Zadites de Notre-Dame-des-Landes se battent pour occuper un lieu utopique, il n'y a peut-être pas de meilleure lecture. On peut lire *Les Racines du ciel* comme les prisonniers pensaient aux éléphants. La fiction écologique de Morel le rend intouchable, “il ne peut rien lui arriver”. De même, nos fictions écologiques actuelles nous rendent intouchables, il ne peut rien nous arriver.

NOTES

1. *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1980, p. 11. Toutes les références renvoient à cette édition.
2. Morel lui-même découvre ce terme : “Il avait toujours eu une passion tenace pour toutes les formes de vie – il avait appris de Peer Qvist le mot *écologie*, qu'il ne connaissait pas – dont les ennemis l'avaient toujours rencontré en travers de leur chemin.” (p. 473)
3. N'Dolo, jeune émule de Waïtiri défend des positions semblables : “Personnellement, les éléphants, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Ils étaient même plutôt un anachronisme, un boulet au pied d'une Afrique moderne, industrialisée et électrifiée, – une survivance de la nuit tribale” (p. 258).
4. Fields, par exemple, est d'un côté et de l'autre, photographe qui se méfie des mots, malade qui délire dans la fièvre.

AUTEUR

JUDITH SRIBNAI

Université d'Ottawa